

vicariat, qui était allé voir sa famille et à qui j'avais, dès le matin, envoyé un courrier pour lui dire de venir et de partir avec moi. Après le souper, il m'aida à terminer l'audition des confessions des chrétiens du village et de la localité voisine, dont j'avais déjà entendu une partie l'après-dîner et les jours précédents. Dès lors, à peu près tous les chrétiens de ma mission, même ceux qui ne pratiquaient guère, avaient pu se confesser pour se préparer aux événements.

« Le lundi matin, 9 juillet, quand nous voulûmes partir, le char, loué la veille au soir, ne venait pas ; il fallut de nouveau entrer en pourparlers pour l'avoir : enfin, il nous arriva à dix heures du matin et nous partîmes ; je m'installai dans l'intérieur du véhicule, hermétiquement fermé de tous côtés, et le Père chinois s'assit sur le brancard, avec le costume et le chapeau de campagnard pour que sa vue ne fit rien soupçonner ; ce n'était plus le temps où nous pouvions voyager en plein jour, sans rien craindre et sans avoir à nous cacher ! Cependant, malgré toutes ces précautions, je m'attendais bien un peu à être arrêté et massacré en route. Par mesure de prudence, je ne crus pas devoir profiter de l'offre que m'avait faite le sous-préfet de me donner une escorte de soldats : leur présence aurait pu donner l'éveil, et en cas d'attaque, ils se seraient presque sûrement unis à nos agresseurs.

« Les deux premiers jours, à cause de la pluie, nous ne pûmes faire que quarante kilomètres, et nous allâmes prendre nos repas et passer la nuit dans deux chrétientés d'un district voisin du mien.

« Le meilleur passage de la route était fait : restait à faire l'autre partie, longue de soixante-dix kilomètres, sur un territoire soumis à l'influence, allemande et très dangereuse à cause de la haine des Chinois de ces parages. Nous avions résolu de la faire, coûte que coûte, en un seul jour, sans descendre à aucune auberge pour les repas, afin de n'être pas reconnus. Exécuter ce plan n'était pas chose facile, à raison des pluies tombées précédemment et qui avaient fort détérioré les chemins. Puis les bêtes qui tirent les chars ne courent pas, mais vont au pas.

« Nous partîmes à une heure de la nuit, guidés jusqu'au jour par deux chrétiens sur des chemins couverts de plus d'un demi-mètre d'eau ou de boue ; mais après le lever du jour nous eûmes bonne route.